Marges et microagressions. Une analyse des romans *Adas Raum* de Sharon Dodua Otoo et *Identitti* de Mithu Sanyal

Pako Sarambe
Universität zu Köln / Université de Tours, ICD

Mots-clefs : agentivité, marge, microagression, identité, littérature allemande

Résumé : Cet article explore la complexité des marges dans les romans des autrices germanophones *Adas Raum* de Sharon Dodua Otoo et *Identitti* de Mithu Sanyal. Ces romans mettent en lumière les représentations sociales et culturelles des personnages et groupes racisés, ainsi que la marge comme facteur double : lieu de marginalisation et lieu d'agentivité dans le contexte germanophone. Cette double conception de la marge s'articule autour de catégories intersectionnelles telles que la « race », le « genre » ou encore l'« appartenance sociale ». La marge en tant que lieu de marginalisation et la marge en tant que lieu d'agentivité ne sont pas séparables et s'influencent mutuellement. Le premier aspect de la marge (comme lieu de marginalisation) se fonde sur une forme de violence, visible ou invisible et banale, connue parfois sous le terme de microagression.

À Sarambe Kouyala Lamoussa

Sharon Dodua Otoo et Mithu Sanyal sont des autrices connues dans le monde de la littérature germanophone pour leurs écrits remarquables, ainsi que pour leur engagement politique. Originaire du Ghana et née en Angleterre, Otoo vit à Berlin depuis le début des années 2000. Elle a reçu le prix Ingeborg Bachmann en 2016 pour sa nouvelle *Herr Gröttrup setzt sich hin*. Elle milite au sein d'associations telles qu'ADEFRA (femmes afro-allemandes) ou ISD (institut pour les Noirs en Allemagne) pour la cause des femmes et des hommes Noirs. Parmi ses textes, le roman *Adas Raum*[1], traduit en anglais par *Adas Realm* a fait une entrée impressionnante dans la littérature germanophone en raison de sa structure narrative complexe, de ses narrateurs anthropomorphes (un balai, un heurtoir de porte, une chambre et un passeport) et de la multiplicité des thèmes qu'il aborde tels que le colonialisme, le national-socialisme, le pillage des œuvres d'art, le racisme et le sexisme. Mithu Sanyal est de père indien et de mère polonaise, mais elle est allemande de nationalité. Elle est connue comme journaliste et travaille à la TAZ. Elle est l'autrice de plusieurs essais et textes littéraires comme *Identitti*[2] et *Antichristie*, paru en 2024. Elle écrit des blogs sur la violence sexualisée et sexuelle. Le roman *Identitti* a obtenu le prix littéraire Ernst-Bloch et celui de la Ruhr. Il est connu pour son style humoristique sur les discours comme le genre, le sexe et la race. Il est constitué de flashbacks, de nombreux monologues et dialogues et évoque des thèmes tels que le racisme, le postcolonialisme, le féminisme et l'identité. Ces deux romans présentent ainsi des structures qui déconstruisent le récit traditionnel linéaire et sont caractérisés par une multiplicité de perspectives narratives.

Dans les récents débats sur les politiques d'identité dans la littérature, les critiques littéraires Tara Windsor et Sarah Colvin ont remarqué une catégorisation des auteurs en fonction de leurs expériences biographiques ou raciales. Selon elles, la sociocritique part du principe que les écrivains noirs ou racisés produiraient des textes autobiographiques qui traitent uniquement de discriminations et de marginalisations ne revêtant donc pas un caractère universel, contrairement aux textes littéraires d'auteurs blancs qui seraient autofictionnels.

The sociopolitical critique expressed in literary writing by white writers and Black writers or writers of Colour is also judged differently, where the critique voiced by white writers is regularly celebrated by reviewers as universally relevant *Gesellschaftskritik*, but socially critical fiction by minoritised writers is often read reductively, as a 'mere' reflection of their minoritised experience and therefore not broadly relevant to society[3].

Cette catégorisation influence la réception des œuvres littéraires des auteurs racisés qui sont faussement réduites aux thématiques de racisme et de discrimination. Pour les romans *Adas Raum* et *Identitti*, il faut noter que cette catégorisation ne

[1] OTOO, 2021.
[2] SANYAL, 2021.
[3] COLVIN et WINDSOR, 2023, 6.

conviendrait pas malgré certains traits communs entre auteures et personnages littéraires. Même si Otoo se considère par moment comme une femme et mère noire et que son roman évoque la maternité comme motif important, l´étiquette de roman autobiographique ne conviendrait pas au vu de la narration universelle qui fait ressortir de façon diachronique les expériences de plusieurs femmes noires ou blanches à travers le temps et les continents. Le roman *Identitti* présente quelques similitudes entre le personnage principal Nivedita et l'autrice, comme le blog sur Internet et les origines indiennes et polonaises de l'autrice et du personnage ; il est cependant considéré comme un texte autofictionnel[4]. Toutefois, cette catégorisation dont font part Colvin et Windsor démontre l'expérience de la marginalité faite par ces autrices racisées dans la littérature. Le thème de la marginalité est fréquemment évoqué dans ces deux romans qui l'abordent sous un angle intersectionnel. Les personnages principaux sont confrontés à différents mécanismes et formes de marginalisation et de marginalité, des plus violents et visibles aux moins violents et invisibles. En d'autres termes, les romans s'intéressent aux catégories « blanc », « noir » ou « people of color » (personne racisée) et à leur influence sur la distribution des privilèges et des marges, en tant que lieux d'agentivité et/ou de marginalisation. Ils exposent et critiquent également deux situations : d'une part, le fait d'être noir ou racisé est une catégorie visible qui expose le personnage à la discrimination, et d'autre part, la blanchité est, pour reprendre les mots de Wachendorfer, une « norme invisiblement dominante et privilégiée[5] ». Les groupes noirs et racisés sont clairement marginalisés, néanmoins, dans les deux romans, les personnages marginaux ne demeurent pas passifs et s'emploient activement à remettre en cause leur position par des stratégies subversives.

Discuter de la marginalité dans ces romans ne revient pas seulement à s'interroger sur la nature des marges comme lieu d'invisibilité, car celles-ci apparaissent également comme lieu d'« agentivité », c'est-à-dire comme lieu de repli stratégique pour les personnages. Il s'agira donc de faire ressortir ici quelques facteurs contribuant à forger les marges selon une telle ambivalence. Un des facteurs dans la formation des marges comme lieu de marginalisation dans les romans est la microagression, définie comme un ensemble d'échanges brefs et quotidiens transmettant de façon inconsciente ou automatique des messages dévalorisants à des individus en raison de leur appartenance à un groupe (appartenance ethnique, sexuelle ou sociale). Autrement dit, il s'agit d'échanges minimes, étonnants et constitués de dénigrements subtils (verbaux, non verbaux ou visuels)[6]. Tout au long de l'analyse, il s'agira de montrer comment se présente le rapport entre marge et microagression et dans quelle mesure il y a là un rapport de cause à effet.

[4] KLÖTZBÜCHER, 2021.
[5] WACHENDORFER, 2006, 60.
[6] SUE, 2010, 24.

La marge comme agentivité dans le roman *Adas Raum*

Le roman *Adas Raum* est structuré en trois boucles et un épisode. Il présente les marges comme des constructions historiques liées aux mécanismes de pouvoir et de violence tels que le colonialisme, le national-socialisme, le patriarcat et le capitalisme. Le roman relate les histoires de quatre femmes portant le même prénom, Ada, à travers le temps et l'espace, sur plusieurs continents, et raconte leurs expériences, leurs souffrances et leurs joies d'être mère, femme et fille. Possédant un bracelet mystique, censé accélérer leur fertilité et assurer la vitalité au sein de leur communauté, elles sont victimes de la cupidité et de la misogynie des hommes portant le même nom en portugais, en anglais et en allemand : Guilherme, William et Wilhelm. Le roman comprend quatre temps : 1459, 1848, 1945 et 2019. Le titre *Adas Raum* peut suggérer l'existence de marges, car il peut d'une part signifier la difficulté pour une femme africaine noire, anglaise, polonaise et afro-allemande de se faire une place, d'autre part signifier le besoin d'espace, mais aussi l'ambition d'émancipation, de liberté et de marge pour se réaliser.

En 1459, la première femme Ada fait l'expérience de la marginalité à plusieurs endroits. Dans un flashback, elle se rappelle l'enlèvement brutal par des brigands dont elle et son petit frère Damfo ont été victimes. Vendus par la suite, Ada se retrouvera sur la côte de Totope alors que Damfo deviendra esclave de Guilherme. À Totope, elle est victime de violences conjugales de la part de son mari Ashitey. À cause du bracelet, elle est sauvagement assassinée par le colon portugais Guilherme venu avec l'entreprise coloniale dénommée « Mission Diogo Sintra[7] » à la rencontre d'un prétendu roi, Mansa Ulli II. Devant se frayer un chemin entre l'esclavage, le capitalisme exploitant, le racisme ainsi que le sexisme, le personnage principal Ada semble exister sans la moindre agentivité. Mais elle fait face à une invisibilité intersectionnelle et se trouve donc en marge de la société.

En 1848, la deuxième Ada, Ada Lovelace Lord King, est une mathématicienne franco-britannique et l'épouse de Lord King William. Elle est une femme blanche et pionnière de l'ordinateur numérique. Contrairement à la première Ada, elle possède une marge de manœuvre qu'elle exploite suffisamment. La première marge est son savoir scientifique qu'elle utilise contre son amant sexiste Charles Dickens qui a réagi d'un air moqueur aux rêves formulés par Ada de voyager dans l'espace. Daldrup estime que Charles a fait usage de la tactique de « gaslighting » qui consiste à faire douter son interlocuteur de sa connaissance. Cette tactique fut un échec car Ada la déjoue en disant : « je te ferai un doigt d'honneur[8]. » Daldrup explique cette provocation comme suit :

> La provocation réside ici dans l'expression familière ambiguë d'Ada, qui renforce la colère de Charles. Faire un doigt d'honneur à quelqu'un signifie le traiter de fou. Le texte évoque cependant un scénario hypothétique. Ada aimerait déclarer Charles fou, comme il le fait avec elle. L'obstination d'Ada pousse Charles aux limites de son

[7] OTOO, *op.cit.*, 36.

[8] *Ibid.*, 133 : „Ich würde gerne dir einen Vogel zeigen".

pouvoir habituel et de ses connaissances habituelles, ce à quoi il réagit par une violence épistémique sous forme de « gaslighting[9] ».

Une autre marge de manœuvre pour Ada constitue sa chambre dans la rue Battersea Road, où elle accueille son amant écrivain Charles Dickens pour sa relation extraconjugale et pratique l'avortement clandestin, compris ici comme une mise au défi du patriarcat et un symbole d'émancipation féminine. Sur le plan social, elle est privilégiée et possède une domestique irlandaise, Lizzie, qui a fui son pays à cause de la famine. Ada est assassinée par son époux pour sa relation extraconjugale avec Dickens. Le meurtre démontre que la marge de manœuvre d'Ada n'est pas illimitée. L'espace d'agentivité cohabite ainsi avec la marge en tant que lieu de discrimination liée au sexisme. Autrement dit, sa marge de manœuvre en tant que mathématicienne émancipée et indépendante s'arrête là où commence son expérience de femme marginalisée.

En 1945, le personnage d'Ada Marianska est une Polonaise non juive internée en tant qu'asociale dans le camp de concentration de Dora (lieu de production des armes V2), où elle est forcée à se prostituer pour les détenus privilégiés. Même si Ada n'est pas juive, le roman aborde le thème de l'antisémitisme, car sa compagne Linde est internée pour « profanation de race ». La seule marge de manœuvre dont dispose Ada est sa chambre 33 dans le camp de concentration, l'espace où elle reçoit les détenus privilégiés. Dans cette chambre, elle mûrit l'idée de se libérer du joug du régime totalitaire dans le camp et finit par être assassinée par l'officier SS Helmut Wilhelm. Elle est devenue une possession du Reich. La marge comme lieu de marginalisation se dessine clairement dans la chosification du personnage principal : « Même le bracelet de ma mère a disparu. Propriété du Reich. Tout comme moi. Je n'ai plus rien à moi[10]. » Mais selon le narrateur, Ada a une agentivité dont elle n'est pas consciente : la force de refoulement de l'horreur concentrationnaire qui est une nécessité pour la survie[11]. Une fois de plus, marge et marginalité cohabitent car Ada et Linde se forgent une marge (en tant que moyen de survie) à partir de leur expérience de marginales.

En 2019, l'action se déroule dans le contexte du Brexit, alors qu'Ada Augustina Lamptey arrive à Berlin. Cette dernière partie du récit est consacrée aux deux sœurs, Ada et Elle, qui entretiennent une relation conflictuelle, mais partagent aussi l'expérience de la marginalisation en tant que femmes noires dans les rues de Berlin. Ada, qui a grandi à Accra et connaît bien les codes culturels du pays de ses parents, se sent à la fois ghanéenne et étrangère en Allemagne. En revanche, sa demi-sœur, Elle, n'appartient à aucun des deux espaces : ni au Ghana, où elle est considérée comme une blanche, ni en Allemagne : « Au Ghana, les enfants criaient après moi : 'blɔfono'! Tu te souviens ? Et en Allemagne, on me traite comme une étrangère. Qu'est-ce que ça veut

[9] DALDRUP, 2023, 134.

[10] OTOO, *op. cit.*, 28 : „Selbst das Armband meiner Mutter ist weg. Reichsbesitz. Wie ich es auch bin. Mir gehört gar nichts mehr."

[11] *Ibid.*, 92 : „Es stimmt nicht, dass ihr nichts gehörte. Unter anderem war Ada noch die Kraft zu verdrängen geblieben. 1945 war es ihr wertvollstes Gut."

dire[12] ? ». Cette scène dialogique entre les deux sœurs montre la consternation que le personnage Elle éprouve quant à son double rejet par les deux mondes. Cette double marginalisation peut cependant lui offrir une marge de manœuvre car son rejet sous-entend sa présence dans les deux espaces. Elle a également la possibilité de se positionner au-delà de ces deux espaces, c'est-à-dire dans l'entre-espace désigné en allemand par le terme de « Zwischenraum[13] ». En plus de la possibilité de se mouvoir dans ces deux espaces (ghanéen et allemand), cet entre-espace peut ainsi dynamiser son identité qui échapperait à toute catégorisation fixe liée à l'appartenance ethnique ou nationale. Ces positionnements hybrides relèvent de la complexité des identités multiples qui, selon Naika Foroutan, engendrent des ambivalences et ambiguïtés et sont considérées parfois comme difficilement identifiables ou classifiables[14]. Alors qu'elle est à la recherche d'un logement, Ada retrouve chez Afons, un personnage d'origine ghanéenne, le catalogue de l'exposition sur l'Afrique précoloniale dans lequel elle découvre une photo du bracelet millénaire. C'est ainsi qu'elle engage la bataille avec le dernier possesseur du bracelet, Herr Wilhelm, qui propose de lui offrir l'objet, chose qu'elle refuse pour ainsi échapper au sort tragique des trois Ada. Dans le roman *Adas Raum*, il existe un double rapport entre marge comme agentivité et marge comme facteur de marginalisation. Bien qu'elles soient opposées par moment, elles peuvent aussi se superposer.

Marge et marginalité dans le roman *Identitti*

Le rapport entre marge et marginalité a été montré précédemment comme un rapport ambivalent. *Identitti* s'inscrit dans cette même logique. Le roman de Mithu Sanyal est considéré par la critique littéraire comme « un mélange de roman de campus, de pièce de théâtre intellectuelle, de plateau de la blogosphère et de satire de la politique identitaire[15]. » Le blog est particulièrement présent dans la vie du personnage principal Nivedita, ce qui pourrait rapprocher le roman de l'autrice Sanyal, elle-même blogueuse antiraciste et antisexiste. Il raconte l'histoire de Saraswati, professeure blanche et antiraciste de littératures postcoloniales à l'université de Düsseldorf, qui s'est fait une réputation grâce à son « blackpassing » et est devenue une personne racisée. Elle démonte le discours identitaire allemand et l'absolutisme ethnique, basés sur une séparation entre blancs et noirs ou personnes racisées, ainsi que sur une relation fixe et particulière entre l'ethnicité, la nation et la « race ». Avec son « blackpassing » la professeure parvient à déconstruire ces catégories, et ouvre ainsi un débat sur la pluralité de l'identité. Elle met en pratique les théories postcoloniales et de déconstruction de Stuart Hall, de Gayatri Spivak, Homi K. Bhabha et d'Edward Said. Le personnage principal Nivedita Anand fait sa connaissance en s´inscrivant en master à l´Université de Düsseldorf. Nivedita est aussi connue sur son

[12] *Ibid.*, 221.

[13] YILDIZ, 2018, 21 : « Le concept d'« entre-espace» ou d'« espace tiers », utilisé au sens métaphorique par Homi Bhabha, semble également caractériser les situations (post)migratoires, dans lesquelles les repères clairs sont perdus et les discontinuités deviennent visibles. »

[14] FOROUTAN, 2023, 54.

[15] TEUTSCH 2021.

blog sous le pseudonyme de « Identitti » et est considérée comme un personnage « mixed-race » (père indien et mère polonaise). La position identitaire du personnage s´explique simplement par le fait de « ne pas être vraiment allemand, mais pas non plus assez indien pour se sentir chez soi quelque part[16]. » Une expression de sa crise d´identité se trouve dans un flash-back ou Nivedita est appelée « coconut » par les enfants de parents indiens, jusqu'à ce qu'elle se coupe la peau avec un morceau de verre pour prouver qu'elle est aussi rouge à l'intérieur que les autres. Le racisme structurel dont elle fait l´objet au Royaume-Uni est beaucoup plus visible et l´affecte plus que celui vécu dans la ville de Düsseldorf en Allemagne. Nivedita vit entre trois mondes qui la rejettent : le pays d'origine (Inde), le pays de socialisation (Grande-Bretagne) et le pays de résidence (Allemagne). Vivre en marge de la société est devenue pour elle une expérience quotidienne, car elle ne sent nulle part chez elle. Sans s'en rendre compte, Nivedita possède, comme le personnage Elle dans le roman *Adas Raum*, une marge de manœuvre car elle peut transformer ces appartenances hybrides en une stratégie favorisant sa visibilité. Elle est en mesure de transformer ces expériences d'espaces frontaliers et intermédiaires et d'appartenances simultanées en une force créative et subversive contre les classifications identitaires. Il est possible, selon Erol Yildiz, que les groupes aux appartenances simultanées développent des pratiques cosmopolitiques de positionnement :

> De plus, la réalité quotidienne des groupes postmigrants montre qu'ils savent gérer de manière créative et subversive les classifications ethniques qui leur sont attribuées de l'extérieur. Ils développent ainsi une pratique cosmopolite du quotidien qui dépasse les frontières ethniques et nationales et qui est marquée à la fois par la localité et la globalité[17].

Le blog créé par Nivedita a cette fonction discursive de subversion des identités statiques et de provocation. Il est le lieu dans lequel elle peut valoriser ses appartenances simultanées et ses identités cosmopolitiques.

La rencontre avec Saraswati, la professeure aimée, crainte et haïe, est ambivalente : d´une part, elle trouve une identité qu´elle cherche, elle voit en sa professeure un personnage de substitution qui joue un rôle maternel. D´autre part, cette rencontre l´expose à des critiques et la pousse à un conflit avec sa professeure Saraswati, durement critiquée pour ses prises de position et certains comportements, surtout quand elle met à la porte les étudiants blancs dès sa première séance de cours, afin que ces derniers expérimentent la marginalisation que subissent les personnes racisées. Cette scène montre que l'expérience de la marginalité peut être transformée en une arme de provocation et de contestation de l'hégémonie blanche. Chez Saraswati, on peut observer qu'elle troque son agentivité pour une vie en marge de la société, car elle cède son privilège de blanche pour vivre les expériences de marginalisation des personnes racisées. Un scandale explose quand Saraswati est

[16] SANYAL, 2021, 48 : « Elle avait l'impression que les identités étaient pour les autres. Et elle n'y aurait pas droit parce qu'elle tombait entre toutes les catégories et par toutes les fissures. »
[17] YILDIZ, 2010, 329.

démasquée en tant que Sarah Vera Thielmann, entraînant ainsi de vives réactions comme les tweets fictifs de Prof. Dr. Nikita Dhawan et Prof. Dr. Do Mar Castro Verla, qui voient la notion de privilège comme facteur de construction raciale :

> Il ne s'agit pas de porter un jugement moral sur Sarah Vera Thielmann. Il s'agit de savoir quels avantages elle tire de l'identité qu'elle a choisie, alors que d'autres luttent pour leur survie pour exactement les mêmes raisons. Il s'agit de la répartition inégale du pouvoir et de l'autonomisation dans notre société[18].

Par cette citation, ils expriment leur étonnement quant au comportement de Saraswati qui choisit une identité à laquelle est liée l'oppression. Pour Saraswati, aucun mot ne pourrait décrire l'expérience du racisme qu'ont les personnes racisées. En restant Sarah Vera Thielmann, elle choisissait le statut d'oppresseur. C'est pourquoi elle décide de mettre sa position de personne blanche au service des opprimés : „I as a privileged white person have offered up my privilege in the service of the oppressed[19]." Cette phrase est tirée d'un numéro fictif du journal anglais « The Guardian » auquel la professeure accorde une interview quelques semaines après le scandale sur son identité. Dans sa postface, l'autrice Mithu Sanyal estime que Saraswati peut être considérée en partie comme une mise en pratique des théories de Gayatri Spivak qui propose de « désapprendre ses privilèges comme une perte[20]. » Dans ce monde fictif inventé par Sanyal, la professeure va de l'abandon de ses privilèges ou de sa marge de manœuvre, à une position de marginale d'autant plus qu'elle fait l'objet de critiques médiatiques, de protestations de certains étudiants qui exigent son renvoi. Nivedita éprouve un sentiment de trahison de sa figure maternelle, d'où sa décision de se confronter à elle. Certains personnages comme l'étudiante Oluchi et le demi-frère Konstantin l'accusent d'« appropriation culturelle[21] ». Pour les intervenants blancs fictifs qui sont ivres de leur privilège, Saraswati est ironiquement considérée comme un personnage transracial[22]. Un des sous-titres du roman est le néologisme Postsaraswati », à la manière de « postcolonialisme ». « Postsaraswati » désigne les conflits après la découverte de son identité ainsi que les tentatives de déconstruction (racontées avec beaucoup d'humour et d'ironie) de la posture postraciale qu'elle revendique[23]. La problématique évoquée ici est de voir la blanchité non pas comme une catégorie raciale conditionnée par la couleur de peau, mais plutôt comme un positionnement ou une position privilégiée qui ne saurait cependant être assurée sans la contribution de la peau.

---

[18] SANYAL, *op.cit*. 361.
[19] *Ibid.*, 394.
[20] *Ibid.*, 421.
[21] *Ibid.*, 174.
[22] *Ibid.*, 266 : « Ces interventions prouvent le refus de voir que le genre n'est pas la seule catégorie fluide, mais aussi la race. Saraswati trouve étonnant que « transgender » soit accepté contrairement au « transracial », parce que leur privilège d´être blanc est attaqué « Si le genre peut être fluide, pourquoi pas aussi sa propre origine ? ».
[23] *Ibid.*, 244 : „´Ich bin postracial!", antwortete Saraswati würdevoll."

Dans ces deux romans, la frontière entre marge comme manœuvre ou agentivité et marge comme espace de marginalisation n'est pas clairement établie, car un personnage littéraire peut à la fois posséder une marge de manœuvre et être marginalisé. La marge comme lieu de discrimination ou de rejet peut être transformée en marge de manœuvre surtout chez les personnages ayant des appartenances hydrides rejetées dans les deux endroits. Ce faisant, la formation de la marge en tant que lieu de discrimination se manifeste depuis la forme la plus visible à la plus invisible qui peut être la microagression.

Microagressions dans les romans

Étudier les microagressions dans les deux romans revient à repenser la marginalité dans sa forme la plus passive et abstraite. Les microagressions s'inscrivent dans l'héritage des formes de violences les plus manifestes comme le racisme systémique hérité de l'esclavage, du colonialisme et du national-socialisme. Les deux romans racontent les expériences de microagressions du point de vue des personnes noires ou racisées. Les microagressions sont inscrites dans le spectre du racisme quotidien que vivent les personnages racisés des deux romans. Le racisme quotidien se manifeste de façon « banale et donc invisible[24] ». Dans le roman *Adas Raum*, Ada fait l'expérience des microagressions dès son arrivée à l'aéroport de Berlin. Le narrateur anthropomorphe raconte qu'un vieux couple a attiré l'attention d'Ada alors qu'elle se trouvait dans la rangée réservée aux citoyens européens, ignorant que le personnage principal est également citoyen européen. L'intention première du couple était d'aider Ada, mais ce geste exprime clairement un racisme aversif qui opère souvent de manière inconsciente, subtile, indirecte et rationalisable, et montre également une catégorisation essentialiste du personnage en fonction de la couleur de peau. Cette microagression s'inscrit dans le racisme quotidien banalisé, qui, selon Messerschmidt est lié au dispositif de filiation : « Le dispositif de filiation, auquel le racisme quotidien s'accroche aujourd'hui encore, ne constitue pas une fatalité, mais agit par l'absence de critique et par la non-thématisation des ordres d'appartenance nationale génétiques[25]. » Cette conception culturaliste consiste à voir l'appartenance nationale et l'apparence phénotypique (la couleur de peau) comme des catégories interdépendantes qui interagissent entre elles. Cette conception génétique n'a pas véritablement fait l'objet d'une analyse critique.

Une autre forme de microagression la plus fréquente dans les deux romans est la question « d'où viens-tu ? » qui revient de façon itérative dans les interactions entre les personnages littéraires et le monde extérieur. Bien que banale, cette question fait partie, selon Susan Arndt, des 101 questions les plus importantes générées par le racisme. Elle soulève une curiosité du locuteur envers son interlocuteur, mais peut s'avérer aussi irritante car elle sous-entend que l'interlocuteur n'est pas d'origine

[24] MESSERSCHMIDT, 2013, 43.
[25] MESSERSCHMIDT, 2017, 856.

allemande ou citoyen allemand. Dans le roman *Adas Raum*, la question revient dans les discussions entre les deux sœurs. Elle montre par là son indignation :

> En tant que seule Noire en classe ou au travail, ou simplement lorsque je me déplace avec mes proches, je suis la seule à qui l'on demande d'où je viens. Tout simplement. À une fête, dans la rue, en faisant les courses. Ma vie est comme un seul et même contrôle d'identité...
> Tu n'as aucune idée à quel point cette question craint pour moi, n'est-ce pas[26] ?

Dans cette scène dialogique entre Ada et sa sœur Elle, la question est perçue comme une agression ou atteinte à son estime de soi comme à son bien-être, car elle provoque un profond malaise et le sentiment de devoir justifier sa présence qui semble ne pas être souhaitée. Elle voit sa vie se résumer à un contrôle d'identité comme si elle n'avait pas le droit d'être en Allemagne. Il est alors manifeste que le personnage a le sentiment de n'être ni au bon moment ni au bon endroit. Il faut également souligner l'effet dévastateur des microagressions sur les personnages. L'impression que le lecteur peut avoir, est que ces microagressions appuient la projection raciste d'une partie de la société sur une autre, cachent des rapports de pouvoir de type colonial car l'interaction entre le locuteur et l'interlocuteur ressemble fort à celui qui existait entre le sujet colonial et le sujet colonisé. La question peut traduire également un refus de reconnaître la différence culturelle et l'identité hybride que ces personnages littéraires incarnent comme des réalités culturelles de la société allemande. L'affiliation et l'appartenance génétique restent toujours fixées dans la mémoire collective allemande comme facteurs d'identification nationale ou de nationalité. Dans ce cas, les personnages racisés sont de ce fait exclus.

Chez Mithu Sanyal, la question « d'où-viens-tu ? » est discutée comme une agression raciste, notamment durant des émissions de radio. Le personnage principal est invité en tant que blogueuse et discute sur la pertinence de cette question avec la présentatrice de l'émission Verena. Dans l'émission, la question récurrente est de savoir si « d'où-viens-tu » est une manifestation de racisme ou relève simplement de la curiosité d'un locuteur pour son interlocuteur :

Verena a rapproché le micro et a commencé : « D'où viens-tu ? Cette question fait l'objet d'un débat animé. Racisme ou simple curiosité ? Que pouvons-nous encore dire ? Que ne pouvons-nous en aucun cas dire ? Et qu'est-ce que tout cela nous apprend ? Nous recevons dans notre studio la blogueuse Nivedita Anand, qui, selon le magazine Missy, fait partie des personnes de couleur que nous devons connaître. Nivedita, avant de répondre à toutes nos questions, pourrais-tu d'abord nous expliquer ce que signifie l'acronyme PoC, sans utiliser les mots « people », « of » et « color[27] » ?

L'impression que le lecteur peut tirer de cette discussion fictive entre Verena et Nivedita est que la question elle-même est racialisante, car on peut comprendre qu'elle

[26] OTOO, *op. cit.*, 218.
[27] SANYAL, *op. cit.*, 14.

est posée aux personnes racisées connues comme « people of color » ou « PoC ». Nivedita estime que cette question est essentielle dans l'identification d'une personne racisée (PoC) : « Puis elle entendit sa propre voix répondre » : "Les PoC, ce sont les personnes à qui l'on demande : d'où viens-tu? [28]" ». Le narrateur fait référence à une sorte d'autophonie chez Nivedita qui pourrait expliquer la sensation qu'elle éprouve en tant que PoC à évoquer cette question. La première différence entre les personnages de Otoo et ceux de Sanyal est que la question suscite un malaise profond et une remise en cause de l'estime de soi chez les sœurs Ada et Elle. Dans le dialogue, Elle ne s'est pas seulement fiée à sa demi-sœur qui est dans la même situation, mais aussi interpelle le lecteur blanc privilégié sur l'impact que peut avoir cette question derrière laquelle se cache une violence manifeste. Chez le lecteur noir ou racisé, l'expression de mécontentement d'Elle peut attirer de l'empathie et rendre possible une identification avec les personnages littéraires du fait de l'expérience commune de racisme. La deuxième différence est que Nivedita entreprend une démarche de déconstruction dans l'émission et n'a pas laissé place à la frustration qu'elle ressent tout de même. Elle répond à la question par « D'internet. Je vis sur internet[29]. » De plus, elle inverse la question et la pose à Verena pour traduire implicitement sa colère. Cette inversion des rôles peut paraître banale, mais elle est subversive dans la mesure où elle témoigne de la volonté du personnage de Nivedita de mettre en cause le rapport fixe entre le privilégié et l´opprimé (supérieur *vs* inférieur). Cette réponse ironique indique que son identité est forgée à partir du blog qu'elle mène. L´internet est le lieu où elle s´est construite un pseudonyme, ou plus encore une identité. Il ressort que la différence entre marge comme agentivité et marge comme lieu de discrimination n'est pas bien établie ici. La raison pourrait être la suivante : Nivedita est dès le début, du fait de son statut de PoC, un personnage marginal, mais elle transforme cette marginalité en marge de manœuvre à travers son blog « Identitti » qui la rend célèbre, mais aussi qui lui offre l'opportunité de s'exprimer et de déconstruire publiquement les habitudes racistes de la société allemande. Cette prise de parole doit lui permettre de marquer sa présence dans le discours national et celle des personnes racisées (PoC) au nom desquelles elle s'exprime (leur voix compte dans le discours officiel). La réaction de Nivedita est différente quand un autre personnage PoC lui demande d'où elle vient. Elle répond aimablement en disant qu'elle est originaire de « Pologne[30] ». Ceci peut-être expliqué du fait de la convergence des expériences racistes vécues par les PoC.

Dans les romans, les microagressions sont dirigées vers l'appartenance ethnique ou l'apparence phénotypique des personnages littéraires et traduisent la « banalité du racisme[31] ». D'autres formes de microagressions racistes non verbales sont constituées par les regards méprisants blancs dont les sœurs Ada et Elle constituent la cible dans les rues de Berlin. Les regards peuvent s'avérer subtils et rendent compte d'une discrimination profonde du personnage et de sa chosification. Ce dialogue entre Ada

[28] *Ibid*.
[29] *Ibid.*, 14.
[30] *Ibid.*, 116.
[31] GEORG et SARMA, 2019, 103.

et sa demi-sœur prouve que le regard peut être tout aussi subtil et perçant comme les marginalisations verbales :

> « Les personnes assises en face d'eux regardaient ostensiblement dans une autre direction. Ada se frotta le ventre et resta silencieuse pendant quelques instants.
> « Je suis vraiment désolée », dit-elle finalement. « J'ai parfois l'impression que les gens s'intéressent sincèrement à…[32] »
> Les regards ont la même fonction que la question « d'où-viens-tu ? » car ils visent selon Susan Arndt dans son livre « Comprendre le racisme » la catégorisation identitaire de l'autre :
> Des regards insistants scrutent une personne parce qu'ils classent cette personne comme n'étant pas blanche, mais ne peuvent pas le déterminer aussi facilement qu'à l'accoutumée à l'aide des critères établis. Pour la personne concernée, il ne s'agit pas de regards fortuits, simplement curieux, mais de microagressions quotidiennes[33].

La citation de Arndt montre aussi la difficulté de déterminer ces personnes en fonction des catégories établies car l'identité des personnages de Otoo remet en cause l'absolutisme ethnique.

Le motif du contrôle policier apparaît comme facteur de microagression quotidienne dans les deux romans. La sœur d'Ada voit que sa vie est réduite à un contrôle répété d'identité donnant l'impression d'être un intrus dans la société allemande. Dans un flashback, Nivedita revient sur une scène de contrôle raciste quand elle était plus jeune. Elle est malencontreusement confondue par un policier avec une dealeuse de drogue. Cette scène est d'autant plus frustrante qu'elle se rend compte qu'elle est la seule à être contrôlée. Quand elle demande des explications, le policier lui rétorque : « Vous ressemblez juste à une fille que nous recherchons parce qu'elle vend de la drogue[34] ». Ce processus est connu comme du « profilage racial[35] » qui consiste à cibler et suspecter des personnes, en raison de leur couleur de peau, de leur origine ou de leur appartenance ethnique, de leur supposée habitude de commettre des délits. La métacommunication cachée derrière cette interpellation suggère que le personnage interpellé serait un « délinquant » et « un danger public[36] ». Cette perception généralisée d´un groupe ethnique entraine des contrôles sans raison, des cycles de violences verbales et physiques contre les membres d´une communauté.

Les marges et la marginalisation sont tout d'abord des expériences vécues par les auteurs de couleur dans la littérature germanophone, car leurs productions littéraires sont marginalisées. Les romans de deux auteurs germanophones, Otoo et Sanyal, se caractérisent par de nombreuses particularités littéraires (polyphonie,

---

[32] OTOO, *op. cit.*, 219.
[33] ARNDT, 2021, 33.
[34] SANYAL, *op. cit.*, 205.
[35] REINBACHER, 2022, 124 : « Il s'agit en effet aussi d'attribuer inconsciemment certaines caractéristiques à des personnes qui présentent certains traits, souvent profondément ancrés dans notre société. Le profilage racial est donc étroitement lié au racisme structurel ou institutionnel. »
[36] SUE, 2010, 34.

structures narratives complexes et présence d'êtres anthropomorphes), ainsi que par une multitude de thèmes, dont les marges et les microagressions (verbales et non-verbales). Dans ces deux romans, le terme de « marge » revêt deux significations : « vivre en marge », c'est-à-dire être marginal, et « avoir de la marge », c'est-à-dire disposer d'une « possibilité d'action » (agentivité), un privilège. Ces deux positions sont parfois difficiles à cerner de façon autonome car marge comme agentivité et marge comme lieu de marginalisation s'entremêlent. Les marges sont flexibles et fluides car elles sont construites en fonction de plusieurs catégories comme le « genre », la « race » et la « classe ». Les personnages littéraires ne font pas acte de passivité, ils s'emploient à transformer leur position marginale en agentivité.

Les microagressions représentent autant de mises en marge car elles sont basées sur les fixations identitaires et de l'absolutisme ethnique, fondés sur une prétendue catégorisation binaire des personnes en Blancs et Noirs. Elles ravivent la conception historique homogène et culturaliste de la nation et de l'identité allemandes[37] (« race » et « nation »), que El-Tayeb qualifie de « liaisons dangereuses de l'identité allemande ». Invisibles dans les représentations sociales, mais visibles par le « stigmate de la peau », les personnages des deux romans mènent une existence « en marge de la société allemande ».

[37] EL-TAYEB, 2005.

Bibliographie

ARNDT S., (2021), *Rassismus begreifen. Vom Trümmerhaufen der Geschichte zu neuen Wegen*, München, C.H. Beck.

COLVIN S., WINDSOR T. T., (2023), "Introduction: Sharon Dodua Otoo- Literature, Politics, Possibility", *German Life and Letters*, 77, p. 1-9.

DALDRUP A., (2023), „Von der ´Macht, Welt zu machen'": Radikale Demokratie in Sharon Dodua Otoos *Adas Raum*", *German Life and Letters*, 77, p. 125-145.

EL-TAYEB F., (2005), "Dangerous Liaisons. Race, Nation and German Identity", *in* MAZON P. et STEINGRÖVER R. (dir.), *Not So Plain as Black and White. Afro-German Culture and History 1890-2000*, University of Rochester, Boydell & Brewer, p. 27-60.

FOROUTAN N., (2022), *Hybride Identitäten in der postmigrantischen Gesellschaft*, *in* Haci-USLUCAN H. et HEINZ BRINKMANN U. (éd.), *Dabeisein und Dazugehören. Integration in Deutschland*, Wiesbaden, pringer Verlag, p. 51-74.

GEORG E. et SARMA O., (2019), „Die Perspektive der Betroffenen: Eine Geschichte der Nicht-Wahrnehmung und der Bagatelisierung. Aufgabe und Herausforderungen einer Beratungsstelle für Betroffene von rechter und rassistischer Gewalt", *in* DÜRR T. et BECKER R. (dir.), *Leerstelle Rassismus. Analysen und Handlungsmöglichkeiten nach dem NS*, Frankfurt am Main, Wochenschau Verlag, p. 97-109.

KLOTZBÜCHER L., (2021), „Identität ist ein komplexes Gewebe. Mithu Sanyal führt in „Identitti" das Konstrukt, race' ad absurdum". URL: https://literaturkritik.de/sanyal-identitti,28296.html

MESSERSCHMIDT A., (2013), *Postkoloniale Erinnerungsprozesse in einer postnationalsozialistischen Gesellschaft – vom Umgang mit Rassismus und Antisemitismus.* URL: https://budrich-journals.de/index.php/peripherie/article/view/25080

—, (2017), „Rassismusthematisierungen in den Nachwirkungen des Nationalsozialismus und seiner Aufarbeitung", *in* FEREIDOONI K. et EL M. (éd.), *Rassismuskritik und Widerstandsformen*, Wiesbaden, Springer Verlag, p. 855-867.

OTOO D. O., (2021), *Adas Raum*, Frankfurt am Main, S. Fischer.

REINBACH T., (2022), „Racial Profiling in Deutschland", *in* HILGENDORF E. et TIZ E. (éd.), *Vom richtigen Umgang mit den „Anderen". Diskriminierung, Rassismus und Rechte heute*, Baden-Baden, Ergon, p. 121-146.

SANYAL M., (2021), *Identiti*, Munich, Carl Hanser Verlag.

SUE W. D., (2010), *Microaggressions in Everyday Life. Race, Gender and Sexual Orientation*, New Jersey, John Willey α Sons, Inc.

TEUTSCH K., (2021), „Mithu Sanyals „Identitti". Hautfarbe? Die kann sie ändern". URL: https://www.faz.net/aktuell/feuilleton/buecher/literatur/mithu-sanyals-roman-identitti-ueber-identitaetskaempfe-17273032.html

WACHENDORFER U., (200), „Weiß-Sein in Deutschland. Zur Unsichtbarkeit einer herrschenden Normalität", *in* ARNDT S. (éd.), *AfrikaBilder*, Münster, UNRAST-Verlag, p. 57-66.

YILDIZ E., (2010), *Die Öffnung der Orte zur Welt und postmigrantische Lebensentwürfe*. SWS-Rundschau, 50(3). URL: https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-381864

—, (2018), „Ideen zum Postmigrantischen", *in* FOROUTAN N., KARAYAKALI J. et SPIELHAUS R. (éd.), *Postmigrantische Perspektiven. Ordnungssysteme, Repräsentationen und Kritik*, Frankfurt/New York, Campus Verlag, p. 19-34.